

Parents (1989) de Bob Balaban

Charlotte Selb

Numéro 182, mai-juillet 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85591ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Selb, C. (2017). Compte rendu de [*Parents* (1989) de Bob Balaban]. *24 images*, (182), 64–64.

Parents (1989)

de Bob Balaban

Couple parfait dans la quarantaine, Nick et Lily Laemle emménagent avec leur petit garçon Michael dans une banlieue américaine typique des années 1950. Pâle, maigrichon et introverti, l'enfant se fond assez mal dans son nouvel environnement rutilant, et ne partage pas le bonheur et l'enthousiasme constants de ses parents... notamment quand il s'agit de se mettre à table. Perturbé autant par les énormes plats de viande engloutis chaque soir par les Laemle que par leurs ébats surpris une nuit, Michael fait d'horribles cauchemars et commence à soupçonner ses parents de cannibalisme. Ses suspicions sont-elles fondées, ou simplement le fruit d'une imagination dérangée? Réalisé par l'acteur Bob Balaban et tourné à Toronto, *Parents*, comme bien des films des années 1980, revisite l'esthétique colorée des années 1950 et y introduit un sens du malaise à la *Blue Velvet* (Angelo Badalamenti a d'ailleurs contribué à la bande originale). Mais là où Lynch explorait la perte de l'innocence, Balaban ancre résolument son film dans le monde de l'enfance, avec ses incompréhensions et ses terreurs inexplicables. C'est à travers les yeux de Michael que se révèlent la fausseté du rêve américain et l'oppression de la cellule familiale. La mise en scène brillante (à laquelle contribua le directeur photo de *Helraiser* et *Nightbreed*, Robin Vidgeon) nous montre la vie à hauteur d'enfant, par des angles de prise de vue originaux et des travellings étonnants. Rien n'y est plus terrifiant que la toute-puissance paternelle, entre sévérité et fausse bienveillance, incarnée ici par un Randy Quaid qui fait véritablement froid dans le dos. Certes, *Parents* est une comédie d'horreur, et le



kitsch fétichiste des décors, le *camp* des dialogues et la musique cocktail rétro font inmanquablement sourire; mais l'adulte rit jaune, et l'enfant en nous a le sang glacé. Petit à petit, Balaban fait glisser ce qui s'annonçait comme le charme d'une publicité démodée vers l'horreur pure, notamment par une utilisation ingénieuse des couleurs: dans les décors clinquants, le rouge vif prend une signification de plus en plus chargée, jusqu'à occuper tout l'écran lors de séquences de cauchemar qui méritent à elles seules qu'on s'attarde à ce petit film américano-canadien. – **Charlotte Selb**

The Woods are Wet (1973)

de Tatsumi Kumashiro

Poursuivie par la justice, Sachiko est en fuite. Quelque part entre l'Alice de Lewis Carroll et le petit chaperon rouge d'un conte macabre et vorace, la jeune femme traverse un tunnel. Elle passe de l'autre côté, pénétrant un espace interdit où les forêts ne sont pas les seules à être humides. C'est dans ce nouveau monde de perversions et de violence qu'elle ne cessera de se perdre, au sens propre comme au figuré. Nul ne l'ignore, pour tout voyage vers l'inconnu, il faut un guide. Et pour toute plongée vers l'immoralité destructrice, il faut un monstre. Ici, ce sera un couple de tenanciers d'hôtel appartenant à la vieille bourgeoisie qui, pour briser l'ennui, s'essaie joyeusement à repousser toutes les limites de la morale et de la bienséance. De même qu'à pervertir celles trop pures et trop belles qui croisent leur chemin.

Destruction, domination, excès en tous genres, politique, humour noir, provocation: Tatsumi Kumashiro bouscule ici le «Roman Porno». En adaptant librement *Justine* du Marquis de Sade, il s'amuse à mettre en scène le malaise et la répulsion (on n'est parfois pas si loin, intellectuellement parlant, du *Salò ou les 120 journées de Sodome* de Pasolini qui sortira trois ans plus tard). Un abîme crasseux où se joue, de façon provocante et néanmoins ô combien précise et efficace, les grandes idées de la morale et de la liberté.

Tatsumi Kumashiro en voulait, à l'époque, à la censure. Il s'était fait arrêter quelques années plus tôt pour ses «débordements» érotiques. Il décide alors d'aller plus loin. De répliquer en appuyant là où ça dérange le plus, quand sexe et violence ne font plus qu'un. C'est ainsi que *The Woods are Wet* se retrouve sujet à une nouvelle attaque de la censure. Résultat: le cinéaste



choisit l'absurde et la moquerie, semant dans son film des rectangles noirs disproportionnés qui vont parfois couvrir jusqu'à la moitié de l'image. Entre l'abstraction cubiste, le jeu astucieux autour de la frustration et la pornographie expérimentale, la guerre contre la censure bat son plein.

Assurément, *The Woods are Wet* reste l'une des grandes (et belles) créations perverses (et libres) du cinéma contemporain. Un film qui cependant ne saurait aujourd'hui passer le test du «politiquement correct». Sauf si l'on considère que les violences sur de jeunes femmes s'annulent lorsque, dans le même film, deux chasseurs se font torturer puis violer. Droits des femmes ou droits des animaux? Faut-il choisir? À méditer face à sa télé, seul(e), caché(e) dans son sous-sol. Loin des regards qui jugent. – **Julien Fonfrède**